

## SOCIÉTÉ MONTPELLIÉRAINE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Comme à l'accoutumée, la *Société montpelliéraine d'histoire de la médecine* a poursuivi ses travaux tout au long de l'année 1985 dans le Petit amphithéâtre de la Faculté de médecine obligeamment prêté par M. le Doyen Solassol.

Voici les résumés des communications qui y furent faites :

Médecin-Colonel Louis GILIS : *Le laboratoire du professeur Paul Gilis vu par son fils*. Le laboratoire d'anatomie du professeur Gilis fut le théâtre d'une intense activité dont son fils fut, en grande partie, le spectateur entre le début du xx<sup>e</sup> siècle et sa soutenance de doctorat en 1919. De très bonne heure, en effet, l'enfant du début du siècle vint tous les soirs dans le bureau paternel pour y faire ses devoirs sous la lumière du bec Auer illuminant la pièce sous l'œil plutôt sévère de son père. Bien entendu, de très nombreux visiteurs n'étaient point sans troubler la concentration des esprits, en particulier les adjoints du patron : Rouvière, Grynfeldt, Valois et Delmas. Des peintres importants y travaillaient aussi à de nombreuses planches anatomiques d'après les dissections de la pièce principale du laboratoire car la projection photographique durant les cours n'était pas encore d'un usage généralisé. D'anciens élèves fréquentaient aussi la maison, en particulier beaucoup de vétérinaires qui prenaient goût à la médecine humaine. Tout cela formait un ensemble vital dont le conférencier s'est efforcé de présenter le tableau.

Professeur Marcel BARRAL. — *Claude-Charles Pierquin, de Gembloux, médecin de la Faculté de Montpellier, philologue, historien et poète. Les aspects montpelliérains de sa vie et de son œuvre (1798-1863)*. Fils d'un officier, il est né à Bruxelles en 1793. Sa famille était originaire du Nord-Est de la France, sa mère étant née à Gembloux près de Namur. En 1815, il vint à Montpellier où il participa aux combats qui mirent aux prises les fédérés et les royalistes. Il y revint en 1817 pour y faire des études de médecine. Reçu docteur en 1821, il resta à Montpellier jusqu'en 1828, exerçant comme médecin à la maternité de l'Hôtel-Dieu et à la Miséricorde. En 1830, à Paris, il participa aux journées de la Révolution fréquenta les milieux littéraires et savants et fut nommé inspecteur d'académie à Grenoble puis à Bourges où il resta jusqu'à sa retraite. Il mourut à Paris en 1863. Il a laissé de nombreux ouvrages de médecine, d'archéologie et d'histoire (sur le Berry et le Nivernais), de philologie (sur les patois). Il polémiqua avec E. Thomas sur la légende, qu'il niait, du tombeau de Narcissa au Jardin des Plantes de Montpellier (1850). Il faut ajouter à ses études savantes, trois recueils de poésies françaises. Mais c'est son œuvre poétique, écrite dans le dialecte de Montpellier, qui en fait vraiment un enfant du Clapas. Trois recueils parurent de 1846 à 1850 : *Flurétas*, *Pimparellas* et *Louisa*. La langue employée donne une idée de l'état de la langue d'oc parlée à Montpellier à cette époque-là, mais le philologue l'a enrichie de ses lectures et de vieux mots qu'il fallait, dit-il, ne pas laisser perdre. Les poèmes d'amour de *Louisa* évoquent pour nous le

Montpellier de 1820-1830, celui qu'on retrouve dans les dessins et estampes du temps. Si son œuvre scientifique est dépassé, l'œuvre patoise, un peu trop marquée par les modes du temps, mérite bien cependant que nous en gardions, à Montpellier, le souvenir.

M. Charles DELORMEAU. — *La révocation de l'Edit de Nantes et les professions médicales et para-médicales*. La révocation de l'Edit de Nantes avait été précédée d'un certain nombre de mesures qui avaient réduit progressivement les droits des protestants. Ce furent d'abord les statuts des corporations qui exigèrent de leurs membres l'appartenance à la religion catholique afin d'éliminer les réformés qui y étaient nombreux. Ensuite, le pouvoir royal, estimant que ceux-ci avaient sur leurs clients une influence néfaste au point de vue religieux, prit des mesures d'interdiction. Les sages-femmes furent les premières touchées (en 1680) puis les apothicaires, les chirurgiens et les médecins. Pour pouvoir continuer à exercer leur art, beaucoup se convertirent, certains allèrent à l'étranger. La révocation (octobre 1685) provoqua des conversions et des départs en masse. Beaucoup de ceux du Languedoc allèrent en Suisse mais rares furent ceux qui purent y exercer leur profession ; par contre, en Allemagne, certains y occupèrent des postes en vue comme, par exemple, ceux de médecin ordinaire et de chirurgien du Landgrave de Hesse.

Mme le Professeur Andrée MANSAU. — *Casanova à Montpellier*. L'aventure à Montpellier de Casanova, chevalier de Seingalt, Vénitien et aventurier européen est la conclusion d'un drame bourgeois en trois épisodes : première rencontre en Angleterre chez lord Pembroke, seconde rencontre à Leipzig, Vienne et Prague, dénouement à Montpellier où la mystérieuse héroïne, Mme de Castelbajac ou comtesse de Blasin sous ses noms de guerre, retrouve une tranquille vie matrimoniale auprès de son époux « honnête pharmacien », auquel Casanova va faire croire que la dame était marchande à la toilette (1769, ch. XXX, T. III Ed. Pléiade). Casanova sort de la prison de Barcelone où il a retrouvé, incorporé de force dans l'armée, un escroc, Tadini, qui, jadis, à Varsovie, prétendait opérer de la cataracte avec des lentilles cristallines placées « dans la cornée à la place du cristallin ». En dehors de l'hôtel du Cheval-Blanc, du café et de la Comédie, Casanova ne donne aucune description de Montpellier, n'y rencontre pas de médecins et rien ne permet d'identifier Mme de Blasin et son époux, « l'honnête pharmacien ». La dame, rencontrée à Londres et fort intime avec lord Pembroke, sauvée par Casanova à Londres et à Leipzig de Castelbajac et de son complice Schwerin, accorda jadis « une noce secrète et douce » à Casanova, après avoir été guérie d'une maladie vénérienne discrètement soignée par le chirurgien qui, peu avant, avait soigné Casanova pour le même mal. A Montpellier, il ne s'agira que d'une « amitié sincère et pure » et Casanova, négligeant le carnaval, quittera la ville au bout de quatre jours pour gagner Aix-en-Provence où il déclare avoir été atteint d'une pleurésie, mais la description qu'il donne de sa maladie donne tout lieu de croire qu'il s'agit d'une pneumonie.

Mme Christiane NICQ. — *Jean-Joseph-Bonaventure Laurens : un singulier secrétaire général de la Faculté de médecine de Montpellier*. Bonaventur Laurens (Carpentras 1801, Montpellier 1890) exerça les fonctions de secrétaire agent comp-

table de la Faculté de médecine de Montpellier du 26 mars 1835 au 25 septembre 1867. C'est jusqu'à présent le plus long exercice (32 ans de cette fonction) enregistré à la Faculté de Montpellier. Fonctionnaire sans histoire, il fut aussi naturaliste fervent (on le surnommait le Père la Nature), félibre ami de Mistral, dessinateur et peintre infatigable, critique musical et musicien, compositeur et interprète... Si son allure bohème et sa vie frugale lui attirèrent plaisanteries et remontrances, il exerça une influence incontestée sur une pléiade d'artistes européens. L'étonnante et abondante correspondance (conservée à Carpentras) qu'il entretenait avec divers artistes révèle un homme d'une grande aménité, esprit curieux et passionné d'art. Il est injustement méconnu de nos jours alors que ses aquarelles ont gardé leur fraîcheur et que ses innombrables dessins et lithographies témoignent avec une grâce qui n'exclut pas la précision des monuments, des sites pittoresques du Midi de la France au XIX<sup>e</sup> siècle.

Docteur Claude ROBIEUX. — *Honoré Fragonard, premier directeur de l'École vétérinaire d'Alfort*. Cousin du célèbre peintre, il a acquis une notoriété tardive comme anatomiste. Ses qualités l'ont fait choisir par Claude Bourgelat, le créateur des écoles vétérinaires, comme le premier directeur de celle de Lyon créée en 1762 puis de celle d'Alfort créée en 1765. Sa notoriété est due plus à ses qualités d'artiste qu'à ses connaissances scientifiques. Son œuvre était faite de dissections, de préparations d'écorchés ou de moulages. Elle s'adresse aussi bien aux animaux qu'aux humains, l'anatomie en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle étant alors comparée. Ce qui reste de son œuvre est rassemblé au musée de l'École nationale vétérinaire d'Alfort dans différentes pièces où elles ont gardé un état de fraîcheur et de conservation étonnant pour avoir traversé plus de deux siècles. Dans ses écorchés, on constate une recherche du mouvement et du fantastique. Après avoir été évincé de l'école en 1771, on perd sa trace pendant deux décennies. On le retrouve en 1792 et 1794 à l'Assemblée législative et à la Convention, en compagnie de David, de son cousin et de célèbres médecins. Il échouera dans son désir de créer un Musée national d'anatomie. Il termina sa vie comme manipulateur ou même comme garçon d'amphithéâtre à l'École de santé de Paris.

Docteur Thierry LAVABRE-BERTRAND. — *Une grande figure du vitalisme montpelliérain au XIX<sup>e</sup> siècle : le doyen Jacques Lordat, 1773-1870*. Lordat fut successivement chirurgien militaire, chargé d'enseignement, titulaire de la chaire de médecine opératoire, puis de celle d'anatomie et de physiologie, enfin de celle de physiologie. Il est le disciple direct de Barthez. Un moment doyen, il finit par faire figure de chef d'école. S'il défend, comme Barthez, la triple constitution de l'homme, il insiste sur l'articulation de chacun des éléments de cette constitution dans le même individu. Cela l'amène à des positions originales en philosophie politique (il se relie par là à Bonald), en art (avec une réflexion poussée sur les rapports de l'art graphique, de la transmission de l'information et de la médecine), et en religion (où il adopte une attitude antithomiste). Il défend l'héritage de Barthez, le sclérose peut-être temporairement, mais sa critique radicale de la méthode expérimentale est à la fois originale et, à long terme, féconde.

Docteur Louis DULIEU. — *La Société de médecine pratique de Montpellier (première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)*. La Révolution provoqua un vaste mouvement médico-scientifique qui se traduisit par l'apparition de sociétés savantes destinées à faire connaître à tous, et plus particulièrement aux médecins de campagne, les dernières découvertes médicales. C'est ainsi que naquit à Montpellier la *Société de médecine pratique* qui fut ouverte à tous et non pas aux seuls professeurs de la Faculté. Son fondateur fut néanmoins le professeur Jean-Baptiste-Thimotée Baumes. La Société vit le jour en l'an III. Elle connut une éclipse après 1822 pour renaître en 1840 et ceci jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle qui verra, peu après, en 1859, la création du « *Montpellier médical* ». L'activité de la Société se manifesta de diverses manières, notamment par l'ouverture de consultations gratuites et par la création d'une commission de vaccination mais elle nous a surtout laissé un journal qui, sous différents noms, constitue une contribution remarquable à l'histoire du journalisme médical, tant par son contenu scientifique que par toutes les nouvelles données sur la profession médicale et l'enseignement de la médecine.

Docteur Louis DULIEU. — *A la recherche des sources : le thermalisme historique en Languedoc*. A une époque où les moyens de communication étaient rares ou très difficiles, de nombreuses sources thermales connurent un renom régional qui devait disparaître avec l'apparition des moyens de transports économiques. Ces petites stations n'en ont pas moins une histoire et de nombreux savants, médecins ou non, se penchèrent sur leurs eaux pour arrêter leurs indications. Cet exposé a pour but d'évoquer ces stations malheureusement bien oubliées qui ont apporté un soulagement réel aux maux dont souffraient les populations du Bas-Languedoc.

*Le Secrétaire général :*  
Dr Louis DULIEU.